

De ce que l'on perd et retrouve ailleurs

Corinna Coulmas

De ce que l'on perd et retrouve ailleurs

Les Éditions La Métamorphose

© 2017 Les Éditions La Métamorphose
15, rue des cinq diamants, 75013 – Paris
Indicatif éditeur : 978-2-9541706
ISBN : 978-2-9541706-8-8

Prologue

PERDRE

Vivre c'est perdre, pas à pas,
tout ce qu'on a gagné,
tout ce qu'on a reçu
tout ce qu'on a connu.

Les gens qu'on a aimés,
les routes qu'on a foulées
les villes qu'on a quittées
sans en faire cas.

Et ces maisons qu'on croyait
être à ce point à nous
qu'on les voyait
comme notre reflet.

Et les lieux plus secrets
de nos cœurs, tel arbre abattu,
il n'en poussera plus
de semblable de notre vivant. Et puis,
ce n'est pas un autre qu'on veut,
le manque ne peut être comblé.

Les morts, de loin, nous murmurent :
*Notre lot est de perdre,
perdre, perdre, perdre,
perdre son bien, sa fortune, sa place ;
perdre sa route, du terrain, la trace ;
perdre son temps et la foi ;
perdre courage, perdre sa voix.*

*L'oiseau perd ses plumes,
le mot perd son sens. Jouer
à qui perd gagne ? Tout est perdu !*

*Nous avons perdu la partie,
nous avons perdu la vie.*

*Et toi, ta partie est perdue aussi.
Chacun de nous a emporté
une part de ton passé.
Jamais le manque ne peut être comblé.*

*Ne compte pas sur tes souvenirs,
ils ne t'obéissent pas.
Tantôt ils te fuient,
tantôt ils t'encombrent.*

*Jusqu'à ce que tu aies inversé
la perspective.*

*Quand elle ne partira
plus de toi
s'ouvriront de nouveaux espaces
où tu te promèneras
à ta guise.
Temps parallèles,
nous y serons aussi.*

Mais le manque ne peut être comblé.

Notre maison normande

LA MAISON

Notre première visite, de Paris,
une escapade vers l'inconnu
un jour bleu de septembre.
Le soleil brille sur le parc,
l'étang reflète la chapelle
et les iris au bord. Un château
plein de jeunes gens, la maison
en face est fermée.
Nous tournons autour
et la visitons après le déjeuner.

Meubles et vêtements éparés
et des toiles d'araignée,
du désordre partout : spectre
d'un mariage brisé.
Le papier peint s'étiole,
les chauves-souris s'envolent
sous le toit, il y a longtemps
qu'on ne les a pas dérangées.

Mise à nu d'un échec. Mais
dans un éclair de certitude je sais
que c'est la maison – celle
où nous serons ensemble,
où nous serons heureux.

PRISE DE POSSESSION DES LIEUX

Seule dans la grande maison
pendant les tempêtes de novembre,
munie d'un balai et d'un seau d'eau.
Dans la cuisine, cafards et araignées,
et des souris en haut. La nuit,
j'ai peur des craquements, peur
de la chouette qui ulule, encore plus peur
du silence, et des lueurs
inexpliquées. En haut des hêtres,
je vois un couple danser.

Le jour, je range, je jette, j'astique,
je gratte, je tire des clous. Je décolle
cinq couches de vieux papier.
La semaine passe vite et aussi
la deuxième. Enfin il est temps
de peindre. Tout s'éclaircit,
et une familiarité est gagnée.

Les murs renvoient la lumière,
le feu chauffe dans le poêle, et le parc
me livre doucement ses secrets. Déjà,
je connais les hérons de la mare,
le grand lièvre solitaire et les écureuils
de l'allée de tilleul. La maison se plie
à ma volonté, elle reluit, je puis
la présenter à ses futurs habitants.

Ils viennent, père et fils,
ils la voient, tout a l'air d'aller de soi,
ce n'est même pas comme si
c'était pour la première fois.

TRACES

En arrivant ici nous avons trouvé
les traces de passage d'autres passés :
dans le grenier, des inscriptions
en allemand du temps de l'occupation,
des proverbes et des prénoms,
pas de noms, et nulle part un signe
de la violence de la guerre.

Mais des meubles, de vieux livres reliés
en cuir, de la vaisselle et des verres,
de grandes glaces dorées. Aisance matérielle
et bon goût empoussiérés.

Des traces partout – dehors,
dans la boue et la neige,
des traces de chevreuil et de renard,
et des traces de sanglier dans le parc.

Des traces dans le bois des arbres
qui grandissent d'année en année.
Traces du temps sur nos corps,
et de nos joies et nos peines dans les yeux.

Des traces aussi sur les visages des enfants,
telle expression observée
sur la photo unique de l'arrière-grand-père.

Tentation éternelle de les prendre
comme des signes à déchiffrer,
signatura rerum, alors que cela
nous est refusé.

FEU DE CHEMINÉE

Maîtriser le feu.
Nous avons nourri des rêves
de Prométhée, nous nous étions
crus experts, mais au départ,
le succès était affaire de hasard.

Souvent, il y avait juste de la fumée,
un peu de cendre, des branchettes
noircies, et des allumettes éparpillées.

Réaction de dépit : *C'est que le bois
est mouillé, la cheminée ne tire pas,
il faut la ramoner.*

L'hiver passant, l'observation
patiente finit par dévoiler
le secret du feu.

Soudain complice, il grésille
et crépite à mon oreille :
*Regarde, c'est pourtant facile,
c'est comme avec la pensée,
tout dépend de la construction !*

Je compris alors, et pour toujours,
qu'il devait être ancré, ses éléments
en contact, mais aérés, le tout dirigé
vers le haut. Feu philosophe,
merci pour la leçon !

MARS

Il est temps, chuchote l'herbe et pousse,
Il est temps, gazouillent les oiseaux.
Le matin, ils s'accouplent en chantant,
ensuite, ils s'affairent en construisant
leur nid. Ils ne se laissent aucun répit.

Il est temps, dit le vent, fait des rides sur l'eau.
Il passe dans l'allée, impatient d'arriver
– on ne sait où.

Mais dehors il fait froid, le ciel est bas,
le temps de la joie n'est pas encore là
pour nous.

PRINTEMPS

Côté soleil, les grenouilles s'amassent,
pareissent, nagent et coassent,
elles se montent dessus
dans le miroir de la mare, où l'eau
calligraphie les roseaux,
et les arbres par le haut.

Les jonquilles se mirent en dansant,
en chuchotant les inoubliables
vers de Wordsworth qu'elles ont consolé,
et qui nous console à son tour.

Les oiseaux sont occupés
par leurs premiers modules de chant
encore brefs, et les brindilles ramassées.

Au fond de l'eau brune luit du bleu.

LES VACHES SUR LA CÔTE DE VALMONT

Vert irréel, brillant après
la montée ombragée de la vallée.
Les vaches sont alignées contre le ciel,
toutes dans la même direction
comme si elles flottaient sur le pré.
Blanches comme les nuages,
auxquels elles se mêlent à l'horizon,
ruminant tranquillement ; comme
les bras d'Héra qu'Homère avait
affublée d'yeux de vache, et dont le lait
jaillissant des seins a donné
naissance à la voie lactée.

Ma voiture grimpe et je pense
à l'album des Pink Floyd que j'ai aimé,
et qui avait des vaches sur la couverture,
et au fait que mes enfants,
à cause des mutations du temps,
ne penseront ni à Homère, ni
aux Pink Floyd en montant ici.

Passage sans transition du vert
au bleu et au blanc des nuages,
comme s'il n'y avait pas
de terre derrière. Arrivée
en haut, je vois qu'il y en a,
vaste et plate elle se perd
dans le lointain, et sent déjà la mer.

CÔTE D'ALBÂTRE

Galets sur toute la largeur
de la plage, couleurs
pastel délicates, le gris prévaut.

Lisses à force d'être ballottés
par les vagues, les ronds côtoient
les ovales, petites monades
que le temps a dotées
de mémoire et d'oubli et
d'une simple perfection.

Au-dessus d'eux, la blancheur
abrupte de la falaise. L'érosion
y a sculpté des gouffres de craie,
que les stries de silex font durer.

Sur la paroi, de longues traînées
d'ocre, la terre s'écoule dans les fentes.
Les éboulements sont fréquents,
la mer ronge le roc par les pieds.

Rudesse de la paroi face au large,
exposée à l'épreuve des marées.
Les mouettes y nichent,
elles s'élancent, planent et plongent
et poussent des cris.

Grondement d'eau permanent.
La mer est le lieu des naissances,
des transformations et renaissances,
masse informe et immense
que la lune attire dans ses filets.

Sur le plateau, c'est une autre vie.

Vallons et vallées suspendues,
petits fleuves côtiers,
et des ports dans les échancrures.

La falaise, souriante ici,
porte sur sa tête une chape d'herbe,
de fougères, de genêt et de mûres.

Plus loin, il y a des champs
avec des tracteurs, sur les prés
des vaches et des chevaux,
et des haies pour les oiseaux,
il y a des fermes habitées,

qui ignorent tous
qu'en-dessous on joue
à l'éternité.

NAGER

Nous sommes deux
dans l'eau, une mouette
et moi. Ensemble, nous
nous dirigeons vers le large.
Après un temps, je m'arrête
et retourne à la plage.
La mouette continue.

L'eau est de couleur jade,
s'assombrit peu à peu
et change de ton, à l'horizon
elle n'est plus
qu'une ligne bleu foncé
contre le bleu clair du ciel.

Je suis la houle, me balance
sur la crête et dans le creux.
Avec l'onde, je sens la parenté
entre les vagues et les nuages,
le corps et l'esprit en paix.
Seul le regard est aux aguets.

La mouette navigue déjà loin
presque hors de vue ;
deux autres tournent très haut
autour de la falaise. À l'aise
dans l'air comme dans l'eau,
les trois ne font pas de différence
entre voler et nager.

FLEURS DE LIN

Au Pays de Caux
en Normandie,
chaque mois de juin, le plus
inattendu se produit :
pendant une semaine, le ciel
se loge sur la terre.

Sur fond de vert,
les champs de lin
se couvrent de bleu,
des milliers de calices
dirigés vers le haut,
qui s'ouvrent le matin
et fanent l'après-midi.

Fusion d'horizons,
les mouettes s'y perdent,
elles flèchent dans
toutes les directions.
Voyant tant de visages
d'azur offerts, elles croient
trouver la lumière
en bas.

LE CÈDRE

Le cèdre avait cinquante mètres
de haut, une cime tabulaire et
un bois odorant. Il avait été planté
pour signifier la noblesse du parc normand
où il devait s'acclimater. Majesté
solitaire, sans rival parmi les arbres
dont aucun ne pouvait espérer
atteindre même un quart de son âge ;
dont aucun n'avait été comparé
au port du Juste¹ ; dont le bois aurait servi
à la construction de bateaux phéniciens,
de sarcophages égyptiens, ou
du Temple de Jérusalem.

Quand nous sommes arrivés ici,
ses branches avaient déjà bruni
et étaient sèches comme un balai.
Pour compenser la perte de verdure,
le cèdre fabriquait
des cônes en abondance,
l'un à côté de l'autre, qui devaient
tenir lieu de la fraîcheur
des épines.

Cet arbre long à grandir
a été abattu
après trois siècles de service,
sa noblesse
ne comptant plus.

¹ Cf. Psaume XCII (XCI), 13

COMPAGNONS

Donner un nom

En explorant le vaste réseau
d'harmonie dans une famille,
l'idée surgit de donner
des compagnons aux enfants,
pour leur faire découvrir
nos parentés cachées ; pour qu'ils
décodent à travers eux
la nature qui les entoure, et qu'ils
n'ont pas encore questionnée.

Recherche joyeuse et
une part de chance pour trouver
l'animal qui convient, et
lui donner un nom
qui projette un destin,
une relation, une amitié.

Un nom qu'on dessine dans le sable
ou qu'on incise dans l'arbre, un nom
qui est une figure, parce qu'il se grave
dans la mémoire, brave la mort
et, le moment venu, nous restitue
ce qui a été perdu.

Nos chevaux

Fluidité de la démarche, port
altier de la tête et la bonté
dans les yeux, qui regardent
au-delà de nous un royaume paisible.
Tous les chevaux sont ailés,
sont élévation et légèreté,
épiphanie du vent.

*

Océan

Notre premier cheval était *Océan*,
le nom lui avait été donné
par d'autres. Ce poney fauve,
affectueux et malin était indifférent
à l'apprentissage, réfractaire
à l'effort, intéressé seulement
à brouter. Mais sa race
lui avait transmis
la grâce.

*

Nuance

Vint ensuite *Nuance*,
belle jument baie
facilement effrayée
par l'envol d'une perdrix
ou un sac en plastique
laissé sur le chemin ;
mais intelligente et appliquée,
tendre et douce, une âme ancienne
qui contemple nos âmes jeunes
avec pitié.

Lors de nos promenades
à travers champs et forêts
elle m'a laissé éprouver
le bonheur immense
d'épouser le mouvement,
de faire un avec elle face au vent.

Complicité mêlée
de distance. Parfois,
elle m'a fait subir l'effroi
de ne rien maîtriser,
de me sentir emportée.

Mais chaque fois
au retour, elle a frotté
sa tête contre la mienne ;
m'a regardée avec sagesse,
et m'a consolée de ma faiblesse.

*

Cerise

Cerise est noire comme une griotte,
plus ronde que haute, vive, espiègle
et câline, elle a une grande crinière
et de petits pieds.

Tard venue, et pourtant à point,
le temps avec elle court à rebours,
elle est là sur le pré et attend,
pour jouer avec nos petits-enfants.

Ânes

Les ânes sont doux
et entêtés, ils suivent
obstinément leur volonté,
parce qu'ils se savent
amis de Dieu.

L'âne de Bileam
a vu l'ange courroucé
avant son maître,
et s'est bloqué
pour le garder
d'une grave faute.

Un âne a soufflé
sa chaude haleine
sur la crèche gelée
de Bethléhem.

Un âne a porté
la sainte famille
vers l'Égypte
l'incertaine.

Un âne a assuré
un triomphe d'humilité
à l'entrée de Jésus
dans Jérusalem.

Les ânes sont amis de Dieu.

*

Théophile

Nous avons baptisé
notre premier âne *Théophile*,
Qui aime Dieu. Il avait
les jambes minces
et roides de vieillesse,
une grande patience
et l'indifférence accumulée
dans une longue vie –
que, peu après son arrivée,
il a finie
avec un râle à nos côtés.

*

Pensée

La deuxième venue
fut une ânesse, *Pensée*,
compagne de Nuance
pendant deux décennies.

Elle était apte à avancer
sur des voies difficiles,
en faisant des détours,
comme fait la *pensée*.

Secrète et intime
comme le discours
que l'âme se tient à elle-même
et qui est la *pensée*.

La *pensée* est pour nous
ce qui donne du sens,
la *nuance*, ce qui

fait la différence.

Adéquation entre
leur nom et leur être,
ces deux animaux
nous ont tant appris
sur la douceur,

et sur la patience
comme mesure du temps.

Un chien

Encore un animal ! s'exclame
le père de famille mi amusé, mi
irrité, et son nom était trouvé.

Qui pense chien pense fidélité,
mais *Encore* était surtout fidèle
à lui-même. Magnifique Terre-Neuve
grand, lourd et massif, il suivait
au milieu de nous
ses chemins solitaires ;
se sauvait
pour nager dans la mare
ou faire un tour au village,
où sa gentillesse faisait peur.

Ce chien têtu et paisible était
plein d'une tranquille lenteur.
Grand ami des enfants,
il ne connaissait
ni méchanceté ni colère.

Confiant envers l'humain,
Encore n'a pas empêché
l'unique cambrioleur ici
à pénétrer dans la maison ;
l'a sans doute accueilli
en remuant la queue.

Sa silhouette noire nous était
devenue si familière,
que nous n'avons jamais pensé
qu'il vieillissait,
et pourrait nous quitter.

Un jour d'automne,
Encore est mort subitement
devant la fenêtre de la cuisine,
alors que je m'apprêtais
à lui apporter à manger.

Chats chatoyants

Chats chatoyants
à la fourrure changeante
et à la présence semblable,
toute de silence et mystère.

Familiers et distants, caressants
et indépendants, pleins de douceur et
de détachement, ils viennent et
disparaissent : les chats savent garder
l'équilibre entre les contraires.

Leur œil se transforme dans la nuit,
s'agrandit. On dit
qu'ils possèdent sept vies.

L'être félin est l'être au féminin,
qui allie force et agilité : un chat
arrive toujours à ses fins.

*

Moi aussi

Moi aussi était gris et tout petit,
nous ne l'avons connu que bébé.
Le gros chien *Encore* l'a transporté
sans cesse d'un coin à l'autre
de la maison. *Moi aussi* n'y était
pas préparé, il est tombé malade
et est mort très vite sur son coussin,
tout petit et gris.

*

Bémol

« Chat noir porte malheur », dit-on,
mais *Bémol* fut un compagnon
parfait pour nous tous, ronronnant
devant son bol de lait
à chacune de nos caresses.

Sortant, rentrant le matin
après une nuit passée
à explorer des chemins
de plus en plus lointains.

Sa présence dans des villages voisins
a été signalée, mais ne nous souciait pas.
Nous étions sûrs de le retrouver.

Cela a été ainsi pendant de longues années,
jusqu'au jour où une voiture l'a écrasé.

*

Tibulle et Catulle

Deux poètes romains, deux
princes de l'expression
au caractère vagabond,
que nous sommes allés
chercher au presbytère.

Tibulle avait la poitrine
et les pattes de devant
toutes blanches. Il était beau,
sociable et câlin, les enfants
le préféraient à son frère Catulle,
gris strié de noir et farouche,

comme un chat de gouttières.
Catulle me tenait compagnie
tous les matins ; il mettait
sa patte sur mon bras gauche
pendant que je mangeais,
et ronronnait ; dès qu'on rompait
notre solitude, il se sauvait.

Un jour de printemps, Tibulle
a obéi à son instinct de mâle,
préférant le contact
des chattes alentours au nôtre.
Il partit et ne rentra plus.

Catulle ressentit cela
comme une trahison
et disparut lui aussi.

*

Néguev et Judée

Deux chatons abandonnés
dans un fossé :
les enfants, enthousiastes,
les ont ramassés,
et ce fut le début des générations
de nos chats à la robe rousse.
Elles se sont succédées
naturellement, comme les saisons.

Judée et Néguev étaient
ainsi nommés parce qu'ils rappelaient
les couleurs du désert
découvertes en Israël peu avant,
et parce qu'ils étaient

sauvages, vivant, chassant
à l'extérieur, mais rentrant
quotidiennement pour réclamer
notre affection, et leur repas.

*

Bice

Dernière
d'une longue dynastie,
Bice, nommée ainsi
pour évoquer l'amour
de Dante, dans l'univers
duquel j'étais alors plongée,
a vécu en solitaire.

Privée de ses enfants et
stérilisée, elle devint
sauvage et méfiante,
disparaissant souvent,
mais revenant toujours
sur le rebord de la fenêtre
d'où elle nous envisageait,
silhouette immobile
devant la lumière du ciel.

Distante mais fidèle, Bice,
dans son extrême vieillesse,
s'est installée
dans notre salon.

Jusqu'au jour où
elle en est sortie
en catimini

pour mourir seule
dans la forêt,
où nous ne l'avons
pas retrouvée.

L'oiseau noir

Un jour, nous avons conté
à nos enfants l'épopée
du moine Méthode, qui partit
avec son frère Cyrille
en l'an 847 pour évangéliser
les Slaves. Son univers s'étendait
de Constantinople aux steppes
du Kazakhstan et aux douces collines
de Bohême-Moravie. Il se refléta
dans l'alphabet glagolitique,
qu'il inventa.

Notre oiseau appartenait
à l'espèce des mainates religieux, et
il avait l'air d'un moine. *Méthode* était né
en cage dans une jardinerie normande,
on l'avait dit capable de parler.
Mais il n'a appris que *Mama !* et le bruit
de la machine à café.
Quand on chantait, il sifflait.
Toute sa vie, il a été sociable et gai.

Après deux décennies en sa compagnie,
nous l'avons enterré dans un parterre
en face de la maison, illuminé
d'une bougie qui a brûlé plusieurs nuits.

Plus tard, j'ai vu son sosie
sur un arbre au Népal, sautillant,
joyeux et bavard comme en Normandie,
mais libre, entouré d'une grande famille.

OMPHALOS

Chaque maison
longtemps habitée
a une âme, a une face
comme un visage,
est le centre
d'un univers donné.

Les saisons
lui tournent autour
en cercle, son horizon
est le temps, dont on
nous apprend la division,
et dont nous découvrons
la simultanéité
des manifestations.

La maison donne
chaleur et stabilité
à l'étranger résident
qui, à l'instar d'Abraham,
*a quitté sa terre, le lieu
de sa naissance et
la maison de son père*².
Nous sommes tous,
de nos jours,
des étrangers résidents.

La maison est corps
pour nos corps,
un axe la traverse,

² Genèse XII, 1.

qui lie ciel et terre
dans un rêve d'éternité.

Ce n'est que lentement
que nous apprenons
cette vérité difficile
à accepter, qu'un centre
peut être déplacé.

NOS CHAMBRES

Dans nos chambres,
nous faisons bien plus que
dormir ou nous reposer.

Nos chambres sont des temples
d'intimité, où convergent
imagination et concentration.

Dans nos chambres,
chacun se donne une tâche,
suit une idée, crée.

Parenté entre les objets
et les personnes, topographie
de nos dons et penchants.
Échos et résonnances.

Chambre de mes insomnies
où le matin venu, la nuit
enfin vaincue, je me rendors
à la lumière grise de l'aube.

LA CUISINE

Alliance de mets et de mots
et la joie d'inventer ;
transformer la matière
travailler le goût
et la texture des aliments,
où se marient
le doux et l'amer
le salé et le sucré.

Dans la cuisine
l'alchimie est permise,
est de mise,
elle devient l'expression
de notre nature mélangée.

Et une façon simple
et satisfaisante de donner.

NOS FÊTES

Notre maison se prête aux fêtes,
elle nous aide à les organiser,
nous fournit coins et recoins
pour nos préparatifs secrets.

Excitation dans toutes les chambres :
on planifie, on conspire,
on emballe des paquets.

En bas, on met la table,
pose les serviettes
dans les verres de Champagne
et des bougies sur le gâteau au chocolat.

C'est la fête à nous tous
à travers la fête de quelqu'un
que ce jour, nous sortons des rangs :
c'est la cristallisation de nos élans
dans le moment présent.

Les bougies brillent, les bulles
montent dans les verres,
et l'amour circule
en mouvement ascendant :
spirale du bonheur.

La fatigue suit l'agitation,
et quand à la fin, nous rentrons
tous dans nos chambres, la maison
s'étire comme un chat
silencieux et content.

MON BUREAU

Mon bureau est posé
sur les tapis persans
de la maison de mon enfance.
Les livres l'entourent
comme une couronne.
Quatre fenêtres se font face
d'où je vois
le ciel au-dessus du parc
et de l'autre côté l'allée.

Mon bureau est un pôle
de force et de stabilité
d'où partent mes aventures,
il est mon bateau de fortune
quand je m'élance
sur la mer mouvante de la pensée.

DEHORS DEDANS

En été, la journée
débuté dehors. Lentement
le soleil contourne l'érable et
déverse ses rayons sur la table.

La tourterelle est une lève tard,
elle roucoule à mes petits-déjeuners
quand à l'aube, les autres oiseaux
ont déjà chanté, ont tout donné.

Heure solitaire, des livres,
du Muesli et du thé,
le vent passe sur l'herbe et
dans les arbres et sèche la rosée.
Au bout d'un moment, les oiseaux
recommencent à chanter.

Communion silencieuse
et sans pourquoi
avec tout ce qui m'entoure.
L'équilibre est là,
et je rentre travailler.

*

Dedans, c'est le lieu de l'action
de la mise en ordre de tout,
dedans, c'est le cocon de la gestation.

Et du temps non compté de la réflexion,
qui ne trouve place que dans les espaces
de solitude pour devenir fécond.

*

Les déjeuners sous le pommier
sont allègres, volubiles
dans le partage de nos plaisirs
et nos pensées,
le repas est bien arrosé
d'eau, de bière, et de vin.

La nature autour
reste discrète, c'est l'humain
qui prévaut, et le règne du soleil.

Ensuite retour
à la maison, pour la sieste
ou le travail, selon les options
de chacun.

L'après-midi s'écoule
en occupations diverses,
lecture, musique, promenade
et écriture, le soir est vite arrivé.

*

Dîner encore dehors, habillés
chaudement pour la fraîcheur du soir.

Les derniers rayons de soleil
teignent les arbres en rouge,
et les oiseaux
chantent à nouveau
pour prendre congé
de la journée,
qui fut bonne. Vocalises,
trilles, roulades et mélodées –
leur joie est gratuite.

*

Quand la lumière baisse,
les voix se taisent une à une.
C'est l'heure où les chauves-souris
s'envolent en zigzag
sous les combles.

Parfois on entend encore un bruit
lointain, un aboiement de chien,
une grenouille qui coasse.
Puis c'est le silence complet de la nuit.

Et nous voyons l'étoile du soir
et la Grande Ourse et savons
que c'est fini ici
de notre présence ;
un autre règne commence.

Nous nous levons
pour débarrasser la table,
et regagnons la maison
comme un abri.

JARDIN ET PARC

Le jardin entoure la maison
de toutes parts comme une protection,
il est le premier cercle de rêves
autour de notre centre mobile,

avec les arbres que nous avons plantés,
le pommier et le cerisier,
et les sapins de Noël, qui dépassent
maintenant le toit.

Parterres de fleurs et d'herbes,
coins d'ombre et plages de soleil,
de la compagnie amicale assurée :

le grand lièvre passe devant la haie,
les écureuils amassent
leurs provisions dans les arbres,

et les biches savourent à l'aube
les boutons de roses
sous l'égide des oiseaux :
grives et merles et étourneaux,

et tous les petits chanteurs
qui ensemble affirment qu'ici
le paradis n'est pas encore perdu.

*

Le jardin mène au parc sans transition,
deuxième cercle de nos rêves
avant d'arriver dans les champs
où se perdent les quatre directions.

Non-homogénéité de l'espace :
ici, c'est le centre où le rond
et le carré coïncident, c'est le foyer
d'où partent les mouvements.

La rangée de hêtres sur les côtés
tient la voûte céleste, qui dirige les regards
vers le milieu, sur l'œil de la mare.

Hérons, poules d'eau, grenouilles et canards
y mêlent leurs voix. La chapelle
s'y mire avec les nuages
et accepte qu'en automne,
les feuilles lui passent sur le visage.

Au-dessus d'eux, le château et le colombier
se tiennent immobiles ; tout semble disposé
à durer sans changer.

Seules les saisons vont à contre-courant
et montrent que le temps
passe ici aussi.

PLUIE ET VENT

La pluie vient sans s'annoncer,
elle est chez elle ici.

Elle est là au réveil,
gouttes transparentes
qui, devant les sapins
forment un rideau gris.
La pluie tombe sans bruit.

L'herbe se déploie, s'épanouit.
Les fleurs baissent la tête
et boivent en silence.
Fraicheur soudaine.

La pluie vient ici
à toutes les saisons :
pluie de printemps,
promesse de renouveau ;
pluie d'été, repos.

La pluie d'automne
annonce le départ des oiseaux.
Au large elle efface
la ligne de partage
de la mer avec le ciel ;
retrouvailles inespérées
des eaux jadis séparées
en eaux d'en bas
et eaux d'en haut.

Pluie d'hiver enfin : rigueur.
Les écluses du ciel
s'ouvrent sur la terre

brune et grise,
inhospitalière.

La pluie vient ici
sans s'annoncer,
elle est chez elle en Normandie.

Elle reste toute la journée
mais le soir, le vent impétueux
chasse les nuages, prend sa place
et tout s'éclaircit.

PROMENADE DE L'APRÈS-MIDI

Tous les après-midis,
je sors dans le parc et marche
dans les champs derrière.

Je descends dans la clairière
parmi les arbres en bas,
ou me promène dans la plaine.
Selon l'humeur, prépondérance
du ciel ou de la terre.

Marcher met de l'ordre
dans les idées. L'attention
se focalise sur le sol,
les fleurs et les fougères,
sur les troncs et sur les feuilles
que la pluie rend luisantes.
Douce pluie normande, qui tamise
les sons et la lumière.

Voir et entendre mieux :
le travail a aiguisé mes sens.
C'est la récompense
quotidienne de l'effort,
et je rentre contente.

Ainsi on se crée des habitudes
comme des bornes dans le temps.

MIEN ET PAS MIEN

Chercher une maison ailleurs,
alors que la nôtre
nous accueille encore, familière,
remplie d'affaires et de souvenirs
de trente-cinq ans, que rien
ne nous contraint de quitter.
Pour le moment, rythme rassurant
du quotidien, normalité.

Mais déjà une distance s'établit.
Ce parc, cette mare, cette allée
nous les quitterons. Trahison ?

*

Inscription gravée
sur le fronton
d'une vieille ferme
en Allemagne du Nord :
*Cette maison est mienne
et n'est pas mienne
celui qui vient après moi,
lui aussi l'appellera sienne.*

Je ne veux pas la voir avec
les meubles de quelqu'un d'autre,
constater que le cerisier
que j'ai planté est tombé.

Ne pas revenir, ne plus la voir,
l'avoir en moi et la revoir
beaucoup plus tard.

TRANSITION

Pendant les visites des maisons en vente,
jauger les lieux : vestiges d'autres vies
qu'il s'agit d'éliminer, mais qui interfèrent
avec notre avenir encore incertain.
Examiner la vue, l'entourage, la lumière,
les bruits et la qualité du silence.

Tâtonnement malaisé, on nous
observe, et l'apprentissage est lent
pour savoir ce qui réellement
nous importe ; comment on respire,
de quel genre d'espace on a besoin
pour se sentir chez soi.

*

Déceptions répétées et divergences
des sensibilités. Jusqu'au moment
où c'est l'évidence. Une maison
où tout est offert, les oiseaux pour l'ouïe
et des arbres et des prés pour la vue,
des chemins pour se promener
et à l'intérieur, de grands volumes
heureux, et propices à la pensée.

*

C'est ici que les routes convergent
et se séparent en sens inverse.
Il faudra accepter une fin, et s'élancer
vers un nouveau départ.

C'est le moment de rupture,

où l'un se termine, l'autre
n'a pas commencé, et l'angoisse
nous jette à la figure
tout ce temps de vie concentré,
compact et solitaire
dont on ne sait que faire.

DERNIÈRE QUESTION

Que retenez-vous, vieux murs poreux
en briques et silex, de nos rires,
de nos longues conversations
à table et près de la cheminée,
de nos prières chuchotées, de nos
promesses et nos abandons ?

Vous souvenez-vous de nos caresses
et de nos adieux, de l'arrivée heureuse
d'un bébé, des pleurs d'enfant
et de leurs cris de joie,
déjà lointains maintenant,
des histoires lues à haute voix,
entre les devoirs et le dîner ?

Et la musique absorbée pendant
tant d'années, la clarinette,
la flûte, le cor, le piano,
la guitare et l'accordéon,
résonnent-ils quelque part en vous
pour se réveiller et faire écho
à un nouveau chant ?

L'art de laisser

ABSENCES

Voyage en été.
Quelques nuages blancs
flottent indifférents
au-dessus du blé
en train de virer
du vert au doré.

Au passage
des haies et des prés.
Les arbres au loin
tournent leurs racines vers le haut
et se penchent sur leur ombre
où s'est niché l'oiseau.

*

J'avance entourée
d'absences,
compagnes silencieuses
de plus en plus nombreuses,
elles sont tout ce qui
nous reste des années.

Pourtant elles vivent
leur propre vie. Tantôt
amicales, tantôt
menaçantes, elles changent
le présent et le passé.

*

Absence d'abord des lieux.
Il y a ceux qui se transforment,

se montrant autres qu'ils ont été ;
et nous errons sur les traces
de ce qui jadis fut familier.

Ici ou là une odeur, la vue
d'un buisson, la courbure d'un sentier
nous offrent une part
de vie reconnue.

Mais tout est plus petit qu'avant,
et le présent a le dessus.

L'impermanence des lieux
nous renvoie à autre chose qu'eux.

*

Il y a aussi les lieux qui
restent toujours pareils,
comme cette plage : mer
bleue, voiles blanches,
les îles qui flottent au loin
dans la brume matinale ;
trois pins, rabougris
par le vent, se détachent
de la masse verte du maquis.

Et c'est nous alors
qui passons.
Absence de ceux
que nous avons aimés,
absence de notre jeunesse.

La permanence des lieux :
c'est notre finitude en creux.

*

Chez les morts, présence
et absence se confondent,
elles alternent comme les marées.

Ressac de la mémoire :
le mouvement
tient lieu de lieu,
il mène à la
coïncidence des deux.

Coïncidence ?

ROCCAMARE

Au clapotement des vagues,
un tronc d'arbre repose lisse
et blanc sur le sable. À midi
le lézard y monte prendre le soleil.

« Ton vieux visage »,
dit l'arbre, « me rappelle le gris
argenté de mon feuillage,
l'herbe verte à mes pieds,
sur mes branches
le poids lourd des olives, et la brise
qui descend des collines.
Je te connais depuis toujours. »

Le lézard répond :
« Je suis sorti
de l'œuf cette année
et ne sais pas
si je survivrai à l'été.
Alors que tu gis ici
pour l'éternité. »

L'onde coule au-dessus
des dalles immergées
de la route romaine, y pousse
un banc de poissons.
« Rien sur terre », rit-t-elle,
« n'est éternel. »

Mais l'oiseau blanc
au-dessus de la mer
dont l'aile coupe le vent
est une âme qui vole et
ignore le temps.

LE PAPILLON

Vert sombre, sable fin et air
pur dans l'été indifférent.
Le matin, bleus transparents,
qui se fondent à l'horizon.

Et ce papillon
qui suit la lumière
et part vers le large,
laissant la rive loin derrière.

Quand la fatigue le saisit,
il se pose en douceur
sur l'étendue brillante.
Pour bleu du ciel, il choisit
le bleu de la mer,
et s'envole
vers les profondeurs.

EN VOYAGE AU CAUCASE

Voyager est laisser derrière soi
les images et sensations collectionnées,
et reprendre chaque jour la route,
pour voir et entendre et passer.

Aujourd'hui, nous sommes au pied
du Kazbegui, *La montagne qui aime
à se voiler*. Les nuages, dit
le poète géorgien, sont ses pensées,
qui entourent presque toujours
son visage ridé.

Majesté de 5230 mètres de haut,
que nous scrutons et invoquons
par son nom. Il se tait,
mais nous envoie un jeu de lumières
dansantes, changeantes,
qui tient lieu de discours.

Le silence profond
et amical de la montagne,
dans nos cœurs et nos corps
nous fait deviner
le silence de Dieu.

*

Plus loin, des gorges rugissantes
des torrents boueux tout jaunes,
furieux. Chutes d'eau claire
entre les arbres suspendus dans le vide
et de gros rochers.

Schistes superposés

comme les pages d'un livre fermé,
roches luisantes. Et des roches
magmatiques et ignées,
témoins d'une vie avant la vie
qui nous exclut.

Ici passent devant nos yeux
les grands effrois :
un ouragan, un tremblement de terre,
et du feu,
mais il n'y a en eux
aucune Présence.

C'est la douce et fine voix
*de silence*³
qui nous ouvre, comme à Élie,
la voie.

³ Cf. I Rois IXX, 11-12 où le prophète Élie est confronté à *un ouragan, un tremblement de terre et du feu*, pour constater que Dieu ne se trouve en aucun d'eux. C'est seulement quand il entend *la douce et fine voix de silence* qu'il devine sa Présence, sort de sa grotte et se voile la face.

GRAND ÂGE

L'esprit fantaisiste,
le rire contagieux,
et des étincelles
dans les yeux

qui brillent toujours
d'un grand amour
pour tout ce qui
lui semble beau.

Plus que nonagénaire,
c'est toujours elle, gaie
intense et présente
sur un fond caché
de mélancolie.

Mais souvent
elle s'éloigne maintenant ;
met toute sa concentration
sur la fourchette qu'elle pousse
lentement, méthodiquement,
pendant que nous parlons.
Autisme de la vieillesse.

Têtue, elle ne veut pas
qu'on l'aide. Son corps
n'est pas un objet qu'on manie.

Être encore là est pour elle
être dans ses pensées
qu'elle juge inutile
de partager.

DANS LA BRUME

La patte prise dans le filet
de sa tristesse, la grive
ne bouge plus. Les mailles
s'étendent, toujours pareilles
et emplissent l'horizon.

C'est elle qui les a tissées,
mangeant de la brume,
dessinant dans la brume
des lacets légers. Son monde,
une étendue nouée. Sa patte
est prise. Silence ouaté

d'où soudain,
son chant s'élève,
libre et mélodieux.
Figure ascendante.
Elle ne chante
pour personne.

Son chant est son vol
qui l'emporte si haut
qu'elle ne voit même pas
que sous l'arbre en bas

quelqu'un vient de passer,
qui s'arrête pour s'atteler
à l'humble tâche
de défaire les nœuds.

FIGURES DU SILENCE

Silence d'attente
qui respire
silence de malaise
qui se recroqueville
silence affairé
sans direction ni repos
silence agacé
prêt à se détourner
silence d'indifférence, d'oubli
silence heureux qui se suffit ?

Silence incertain
fait de prudence
silence amical
tout de confiance
silence épuisé
de trop d'absence ?

Ou silence
de désespoir ?

J'aimerais savoir.

MONDES POSSIBLES

Chaque pensée
est un monde possible.
Que de mondes surgissent !

Certains sont comme
des sphères, clos sur
eux-mêmes, opaques ;

d'autres sont lumineux,
cristaux transparents
qui roulent heureux
dans l'espace comme
de gigantesques
gouttes de rosée.

Certains se déploient
sans peur, telles
d'étincelantes fusées.

Devant ma fenêtre,
je vois des pensées
dehors dans le noir
monter en pagaille,

se mêler, se séparer,
mondes qui naissent
et s'éteignent.

Un de ces mondes
se détache ce soir
et s'élance vers toi,
il prend son élan,
et vole en silence

dans le fol espoir
de vivre, de durer.

LE SEPTIÈME ÉTÉ

Au septième été de ton absence
les hirondelles volent bas
et la chaleur cède au vent.
Il court sur les chaumes et écrit
ses devinettes dans les nuages.

Les pistes se brouillent
avec le temps.
Parfois, à travers
mensonge et violence,
me parvient encore
l'écho d'un ancien bonheur.

Mais la tendresse,
la confiance et la loyauté
ont pris de nouveaux visages ;
et ma fidélité
envers celle que tu as été
me sépare de toi maintenant,
qui as renié cette part de ton passé.

Reniement sans oubli, l'amour
est en reste ; il se démultiplie.

Au septième été de ton absence,
l'énigme de ton souvenir
reste entière. Je m'incline en silence

et cherche l'intimité
dans un autre regard
au moment où les hirondelles
s'entraînent pour leur départ.

MÉLANCOLIE

Comme une clarté soudaine
cette vision
d'un instant à jamais passé.
Elle me frôle comme une brise
va de toi à moi,
ne s'attarde pas.

Étrange certitude
de partager encore
cela.

L'OISEAU, TOI

Cet oiseau qui aujourd'hui
est entré dans ma chambre, affolé ;
s'est débattu, virevoltant,
s'arrêtant, repartant en sens inverse
s'échappant enfin, c'était toi,
je t'ai reconnue. Pourquoi
ne m'as-tu pas demandé la sortie ?

NUAGES FLOTTANTS, SILENCE FÉCOND

Nuages flottants de l'été
s'en vont au loin, comme le train
qui m'emporte à travers plaines et forêts
le long du ruban argenté
de la Volga.

Le mouvement, rapide et régulier,
ne m'éloigne pas plus de toi
que les huit kilomètres de route
qui habituellement nous séparent.
Pour certaines distances
la proximité des lieux
compte peu.

En douze ans d'absence
tu m'as tant traversée de silence
que ce vide a pris forme :
dans le silence des oiseaux,
qui se taisent sur les arbres
avant de s'envoler
à la fin de l'été ;

dans le silence des années,
qui se sont posées
sur nos corps et nos âmes
et nous changent
sans nous changer.

Ce qui reste est hors de portée
de ta volonté et de la mienne.
Traces indélébiles
de tout ce qui a été.

Parfois elles se changent
en le sourire de l'ange
qu'aujourd'hui, je t'envoie
encore une fois.

PUNITION

À celui qui a trahi sa parole
les mots ne parlent plus.
Ils le fuient et s'assemblent ailleurs,
il en entend partout la rumeur,
jamais ils ne lui accordent le silence.
Mais ils ne font aucun sens.

JOUR DE DÉCEPTION

Épuisement d'un repos sans paix.
L'effort a perdu son sens.
Il n'y a plus rien à espérer,
et tant de fatigue accumulée.

Demain, il faut recommencer.
Quoi, pourquoi semblent incertains,
seul le mouvement, on l'a en soi
car la roue du destin
continue de tourner.

Poursuis ta route. Bientôt tu verras
que cette peine grandit en toi,
et bâtit pierre sur pierre
une cathédrale dans ton cœur,
où d'autres peuvent entrer
et prier.

Tes larmes y ont tamisé la lumière
qui a les couleurs de l'arc-en-ciel.
Respire. La consolation vient toujours
de la même source que la douleur.

LA RUSE DES OBJETS

Nous cherchons à être,
n'y parvenons pas
et nous tournons vers l'avoir ;
appelons les objets à la rescousse,
les rassemblons, les collectionnons,
les soignons, au point d'exister
à travers eux.

Ainsi, avec le temps, nous croyons
à notre propre tour de passe-passe :
il n'y a pas de doute, tout cela, c'est moi !
Voici la maison que j'ai aménagée.
Dans ses murs, les sédiments
de mon passé, toutes ces choses
qui parfois viennent de loin,
témoins de la transmission
de nos biens.

Soulagement et satisfaction.
Jusqu'au jour où nous constatons
que les objets nous fourvoient,
qu'ils vieillissent, se dégradent,
n'accomplissent plus leur tâche,
ne sont plus à leur place. Qu'ils ne
reflètent que le temps qui passe.

LA BONTÉ DES OBJETS

Depuis soixante ans, le cygne
bleu-vert de Murano nage, transparent,
majestueux et paisible. Posé
sur mon piano comme sur un lac,
il ne vieillit pas.

La boîte à musique héritée
de mon arrière-grand-mère
a le triple de son âge.
Elle joue toujours d'un son cristallin
les valse de Johann Strauss et la barcarolle
de Jacques Offenbach, qui furent
le ravissement de ses contemporains.

La pierre de rêve sur mon bureau
est vieille de plusieurs millions d'années,
pendant lesquelles elle a emmagasiné
et transformé la lumière.

Extraite d'une mine
et polie en Chine, elle a voyagé
en bateau vers l'Europe, où elle est passée
de collectionneur à collectionneur,
pour être abandonnée chez un brocanteur
parisien, à qui je l'ai achetée.

Les trois – le cygne, la boîte à musique
et la pierre de rêve – vivent leur vie
sans se soucier de moi.
Et m'aident ainsi.

C'est comme s'ils me disaient : « *De quoi
t'inquiètes-tu ? Chacun a son temps,
à ses lieux impartis. Toi aussi.* »

ÉNIGME DU SOIR

Dehors dans la nuit
et sur le fond noir
de mon miroir
tombe la pluie.
Trainées de brumes.
Quelque chose luit.

Une goutte que traverse
un rayon de lune ?
Une larme ? La perle solitaire
issue d'une pensée ?
Ou un regard ?
Qui peut savoir.

LE VOYAGE DE LA ROSÉE

La rosée, un nom

Il y a trente ans,
au cœur de l'été,
pendant la nuit,
une fille est née
au bord de la mer.

La mouette a crié
vers la voûte étoilée
du ciel un nom :
Avi-tal, égale
Mon père est la rosée.

Car toujours,
par nuit claire,
en été la rosée
se pose sur les fleurs,
qui s'étirent et respirent.
Repos jusqu'à l'aube.
Fraîcheur.

Quand monte le soleil,
la rosée, attirée
par la lumière,
devient air et odeur :
cadeau d'adieu
de la fleur.

Elle plane
et hésite un peu
avant de la quitter.
Puis elle se joint au nuage
et voyage.

Le fleuve

En haut dans le ciel,
d'autres nuages blancs
cheminent et se transforment
au gré du vent.

En bas, plaines et forêts
sans fin s'étendent,
apparaissent,
éclosent et s'en vont.

À voir de loin
tant de paysages, le nuage,
après un temps,
est saisi de nostalgie
pour la terre.

Il arrête un instant
son mouvement
et écoute l'homme solitaire
assis sur une rive,
qui murmure :

*On ne peut pas
entrer une seconde fois
dans le même fleuve,
car c'est une autre eau
qui vient à vous.
Elle se dissipe, s'abandonne,
s'approche et s'éloigne.
Nous y sommes
et n'y sommes pas.⁴*

⁴ Héraclite d'Éphèse, *Fragments*

Ceci dit, le vieil Héraclite
va se baigner. Il est et n'est pas
dans son fleuve.

Le nuage, dont l'image
s'y reflète, le questionne :
Et ces eaux, où vont-elles ?

Il lui dit :

Elles se jettent dans la mer.

Le mot ancien résonne
avec tant de force en lui
que le nuage s'épanche
et s'écoule en pluie
dans le fleuve qui l'accueille,
pour le mener au loin.

Trente

Cela dure longtemps.
Trente jours, trente mois, trente ans
– ou trente siècles ? Qui sait. Le temps
en s'écoulant se ressemble.

Mais quelle que soit la durée,
il est certain qu'il s'agit ici
de trente faces différentes
d'une histoire, toutes pareillement
vraies et importantes, car trente
est le chiffre de l'équilibre
et de la force contrôlée.

À l'âge de trente ans
Ézéchiël commença à prophétiser,
le Roi David à régner et
Jean-Baptiste à prêcher.

L'arche de Noé avait une hauteur
de trente coudées,
l'échelle de Jean Climaque⁵
compta trente degrés.

Et la distance
entre les anges, vivants sacrés,
et le Trône de gloire
est de trente mille myriades
de parasanges :
l'espace-temps qu'il faut

⁵ Au VII^e siècle au mont Sinaï, Jean Climaque composa le traité *L'échelle du paradis*, qui décrit l'itinéraire spirituel comme une montée vers Dieu à travers trente degrés.

à une goutte de rosée
pour se métamorphoser,
pour devenir nuage, voyager
dans un fleuve,
et rejoindre la mer.

La mer

En haute mer,
il y a des flots d'eau,
des vagues qui passent ;
il y a mouvement et repos.
La goutte de rosée
y oublie qu'elle a existé
et se laisse emporter.

Elle ne connaît plus
que matin et soir,
l'alternance parfaite
et sans histoire
du temps cyclique.

Jusqu'au jour,
où elle est portée
au bord d'une plage
et se heurte à un rocher
qui se met à lui parler
de sa vie, et de ses rêves
de pierre. À ce récit,
la goutte de rosée
se souvient soudain
d'elle-même, et du temps écoulé.
Et elle se souvient de la fleur.

Le rêve de la pierre

Pendant des millénaires
la pierre a rêvé la mer,
jusqu'à ce qu'elle soit née
en son sein, et avec elle les rochers.
Des geysers s'élèvent devant eux,
réponse de la mer à leur hauteur.
Écume aux abords. L'œil vert
de l'eau reflète les profondeurs.

Au loin une percée
vers le ciel mouvementé,
que se partagent
les mouettes et les nuages.
Ils portent les années
dans le cœur de la pierre
qui lentement les transforme.
Patience de la matière.

Déjà s'y dessine
une barque solitaire :
une pensée cristallisée
qui pointe sur la rive
et esquisse une rencontre,
une joie partagée.

FIDÉLITÉ

*They look'd as they had heard
of a world ransomed
or one destroyed*

W. Shakespeare, The Winter's Tale, V, 2

Il avait hérité de ses pères
son destin, le secret
d'une longue patience
et deux noms.

*Ya'akov, Jacob
un homme tranquille
sous sa tente, voué
à l'étude, qui porte
le visage d'Adam,
visage de l'Homme,
de tous les hommes.*

Yitzhak, Isaac :
celui qui rira à la fin⁶,
mais dont la vie
fut chagrin.

Ya'akov Yitzhok Brudny
a été le témoin
dont l'œil pénètre,
mais ne blesse pas.
Il tenait de ses deux
pères à la fois.

Isaac lui légua

⁶ Le nom Yitzhak signifie : « il rira »

la droiture, la discrétion
et la soumission
à son sort,
qui le ligota – l'*aqeda*⁷

Il l'accepta, sachant
qu'il était devenu
la somme de tout ce
qu'il avait perdu.

Jacob lui donna
la ruse, la modestie
et un regard
aimant ; le courage
dans la lutte et
la faculté de tourner
l'aube à son avantage.

*

Droiture d'Isaac, ruse de Jacob :
errances sans lieu et sans langue
pour avoir la Parole, et le Lieu unique.

Les langues, il les multiplia,
apprit et approfondit même celle
de ses tortionnaires, qu'il aima.
Lutte indécise toute la nuit,
mais à l'aube l'ange le bénit.
Frère Jacques

⁷ Le sacrifice d'Isaac, en hébreu « La ligature »

sonne les matines ? Oui.

Les lieux, il les rétrécit
au point de se refuser celui
de son dernier repos.
Ce qui a été nié aux siens,
il ne le voulait pas pour lui.

Droiture d'Isaac, ruse de Jacob :
La fidélité est la foi
de ceux qui ne croient pas.
Dieu, le Lieu : *ha-Makom*⁸,
l'unique lieu possible
pour son peuple Israël
– le nom qu'il reçut à l'aube.

Le souvenir – mesure
du Juste – tient lieu de lieu.
... of a world ransomed... :
monde rédimé par la fidélité.
Un ordre, un sens, une présence,
la cohérence avec soi, et
avec ceux dont on vient.

Non-lieu de la destruction.
Yitgadal veyitkadash Chmé raba :
c'est le Nom qu'on sanctifie.
Kaddish⁹ pour Jacques Brudny.

⁸*ha-Makom*, « le Lieu » est une appellation fréquente pour Dieu dans la littérature talmudique

⁹ Le *Kaddish* est la prière juive des morts qui commence par les mots, cités ici dans leur version originale araméenne, « *Yitgadal veyitkadash...*, *Magnifié et sanctifié soit le Grand Nom* ».

Bénédictions et éloges

LA JOIE DE MES PARENTS

Peter Coulmas et Sibylle Engel

Au-delà de l'absence,
en franchissant la mort
et l'oubli, s'approcher
de quelqu'un par la joie.
Car la joie est présence.

Mes parents m'ont donné
la leur pour ma voie.

Elle m'a toujours guidée,
plus sûrement que leur conseil,
et mieux que leur peine.

Avec le temps, j'ai appris
à voir à travers elle.

*

La joie de mon père
furent les personnes, surtout
les femmes. Il se délectait
d'elles et souvent
avec elles. Les enfants
le ravissaient, et il embellissait
tous avec son regard.

La joie de ma mère
étaient les nuages,
les fleurs, la beauté
des petites choses, la musique.
Et surtout, sa vie durant
la joie d'offrir

dans l'oubli de soi.

*

Ils avaient en commun
la joie de faire, la joie du travail
dans l'équilibre de l'ordre
et de la liberté intérieure.

Et la joie à la joie des autres,
à la foi dans la vie,
qui était leur foi.

*

Ils nous l'ont transmise
non comme héritage,
mais comme un cadeau.

Et moi qui l'ai reçue
je la regarde aujourd'hui
et me dis : la joie est gratitude.
Comme sens, cela suffit.

À CEUX QUI PARTENT

Ulysse enseigne à ceux qui partent
que depuis toujours,
le but du voyage est le retour.

Mais seulement après avoir été
quelque part l'étranger
dont personne ne se soucie ;
s'être égaré pour avoir entendu chanter
les sirènes ; avoir crevé
l'œil unique de Polyphème ;
et avoir laissé derrière soi
les compagnons
transformés en cochons.

Sans oublier de tout consigner
dans un journal de bord où ceux qui restent
peuvent s'instruire sur les horizons
qui reculent, et sur la décision
soudaine de changer de cap.

Bénédiction
à ceux qui font montre de courage
et traversent la mer pour explorer
les îles tranquilles et les villes effrénées.
Bons vents ! L'heure du départ est fixée.

AXE DU MONDE

Une graine semée
à la fin de l'automne
est éclosée en été.

Elle se déploie et pousse
d'année en année, elle croît et
devient un arbre, qui plante
ses racines dans la terre,
tend ses branches vers le ciel
et accueille l'oiseau,
qui y chante et le quitte
mais lui laisse sa couronne
de mélodies.

Chacun de nous a un arbre
et un autre renversé
en miroir dans son cœur,
dont les racines sont en haut.
Reconnais le tien
et prends-en soin,
il te protégera.

L'ARBRE

Dans l'arbre
originaire
les couleurs
prennent naissance
au cœur
du tronc.

Elles se nichent
dans ses cavités
et circulent
de bas en haut
et de haut en bas
de façon circulaire.

Car il n'y a pas
chez lui de différence
entre les racines
et la couronne,

seulement l'énergie
ascendante et
descendante,

métamorphoses
sans fin
de la lumière.

BÉNÉDICTION POUR LUNA

née à Angers le 4 juillet 2015

Bene-dictus : bénir
est *bien dire*, est dire du bien.
La bénédiction est louange
et bienfait accordé.
Elle est transmission de sacré
pour chaque action,
et la respiration
qui lie recevoir et donner.

Bénir quelqu'un
est bénir son chemin.
Ce soir, nous bénissons la lune.

*

Luna, lune, œil du ciel, grand ouvert
à ta naissance et déjà mi-clos, bientôt au repos.

Tu gardes pour toi ta face sombre,
et nous montres ta face illuminée
aux multiples aspects,
tantôt cachés, tantôt révélés,
qui rythment les temps
et contrôlent les saisons, les marées
et les cycles des femmes.

Tu es celle qui, toute seule,
sait se régénérer.

C'est pourquoi nous te contemplons
dans tes pérégrinations
et te bénissons.
Bénédiction de la lune !

*

Bénir est transmettre
ce qu'on a reçu en cadeau,
pour qu'un jour
tu le transmettes à ton tour.

Voici l'opale, œil de la terre,
pierre des artistes et des musiciens,
pierre aux sept tons et
aux sept couleurs.

Œil de la terre, qui reflète l'œil des cieux,
que l'œil de Dieu vous garde tous les deux
et les routes de Luna ;
ses routes terrestres
et aussi les célestes,
pour qu'elles deviennent
joie et bonheur.
Amen

.

BÉNÉDICTION POUR SOLAL¹⁰

*né le mercredi 18 novembre 2015 dans le Port Parfumé¹¹,
l'année de la chèvre, sous le signe du scorpion.*

Solal, tu t'es frayé ton chemin
à travers l'obscurité de la nuit
pour arriver à la lumière du matin.
À la promesse du vent et de l'adieu
des feuilles, tu as été salué
par la dernière rose du jardin.

En cette saison qui est automne
chez nous et chez toi été
tu apprends déjà la relativité
de toute expérience. Coïncidence
des contraires : tu possèdes en toi
la force du scorpion et de la chèvre,
du métal, de l'eau et du bois.

Faire fructifier tout,
transformer pour avancer,
c'est à quoi tu aspires
pour définir
ton chemin.

*

Un chemin, c'est une direction
et les hasards du terrain, qui parfois
égarent dans des voies sans issue. À toi

¹⁰ Solal signifie en hébreu *celui qui fraie le chemin*

¹¹ *Port parfumé* est la traduction de Hong Kong

de faire des hasards ton destin.

Solal, marcheur des cimes,
il te faudra traverser bien des vallées
car sans descente, il n'y a pas de remontée.
C'est la loi de celui qui suit
une route non tracée,
le *passieur*, qui ouvre l'horizon
et ôte les obstacles.

Je te bénis, toi qui es ainsi,
pour qu'à la lumière déclinante
tu voies le soleil levant ;
que tu saches
qu'on ne possède
que ce que l'on a perdu ;
que l'attention du regard
fait naître toute chose
à nouveau ;
et que jamais
la grande mélodie ne finit.
Amen

BÉNÉDICTION POUR HÉLIOS¹²

né à Angers le 20 septembre 2017, Erev Rosh Hashana¹³

Hélios, tu es sorti de l'obscurité
un jour de nouvelle lune,
au seuil d'une nouvelle année
pour ceux qui ont traversé
le désert.

Tu es arrivé
pour apporter la lumière,
et pour révéler
ce qui se passe sur terre.

Le soleil est pour tous.
Son sort est de briller
sur le bien et sur le mal
de façon égale.
C'est pourquoi ce n'est pas
ton rôle de juger.

Ta tâche à toi
est d'observer
de connaître et comprendre,
d'aimer.

*Car l'amour, dit Sappho,
la poétesse qui l'a vécu,
a sa part dans l'éclat du soleil
et dans sa vertu.*

¹² Hélios est le nom du dieu du soleil grec

¹³ Nouvel An juif

*

Contempler est regarder
toujours à nouveau
sans venir à bout de ce que l'on voit

pour refermer ensuite les yeux
et faire confiance au règne de la nuit
où ta sœur, la lune, luit
sur l'inquiétude des hommes

pendant que tu traverses l'océan
sur ta coupe dorée, navigant
entre *les deux abîmes*
*de l'infini et du néant*¹⁴.

*

Au matin, tu retrouves
ta fougue et t'élances
dans le ciel avec tes chevaux de feu
et le monde recommence.

Panoptes, celui qui voit tout,
tu l'abordes dans l'alternance
de l'action
et de la contemplation.

Laissant à tes chevaux
le soin d'avancer
tu t'arrêtes soudain
en plein élan
pour prendre ta lyre,

¹⁴ Pascal, *Pensées* 185

sachant qu'il ne suffit pas de scruter
la place de cette terre dans l'univers,
qu'il faut aussi trouver
une voix pour dévoiler
son harmonie cachée.

*

Hélios, tu portes le nom
du dieu qui est l'œil du monde,
et le reflète dans les arts ;
du dieu du don de la vision
qui est le garant des serments,
parce qu'il éclaire
de sa lumière les consciences.

Saisis ce lien. Je te bénis aujourd'hui
pour que, dans toute ta vie,
ta conscience reste lumière.
Amen

À CEUX QUI NE SONT PAS ENCORE NÉS

Sachez qu'il vous faudra trouver
une voix pour louer
le temps qui vous est donné
comme matériau,
comme poids
et comme liberté.

Que vous devrez lier
la connaissance du matin
à celle du soir
pour comprendre
que l'amour,
l'attention et la générosité
viennent de loin, des générations
que vous n'avez pas connues
et dont vous avez tout reçu.

Elles vous ont transmis ces qualités
pour que plus tard,
vous les passiez, passiez
à vos enfants, à ceux que vous aimez
et qui cherchent à leur tour
l'amour,
l'attention et la générosité.

Qu'ils la trouvent
grâce à vous,
pour que la chaîne dorée
du recevoir et donner
continue à se perpétuer.

Table

Prologue

Perdre	3
--------------	---

Notre maison normande

La maison	7
Prise de possession des lieux	8
Traces	9
Feu de cheminée	10
Mars	11
Printemps	12
Les vaches sur la côte de Valmont.....	13
Côte d'Albâtre	14
Nager	16
Fleurs de lin	17
Le cèdre	18
Compagnons	19
<i>Donner un nom</i>	19
<i>Nos chevaux</i>	20
<i>Ânes</i>	22
<i>Un chien</i>	25
<i>Chats chatoyants</i>	27
<i>L'oiseau noir</i>	32
Omphalos	33
Nos chambres	35
La cuisine	36
Nos fêtes	37
Mon bureau	38
Dehors dedans	39
Jardin et parc	42
Pluie et vent	44
Promenade de l'après-midi	46
Mien et pas mien	47
Transition	48
Dernière question	50

L'art de laisser

Absences	53
Roccamare	56
Le papillon	57
En voyage au Caucase	58
Grand Âge	60
Dans la brume	61
Figures du silence	62
Mondes possibles	63
Le septième été	65
Mélancholie	66
L'oiseau, toi	67
Nuages flottants, silence fécond	68
Punition	70
Jour de déception	71
La ruse des objets	72
La bonté des objets	73
Énigme du soir	74
Le voyage de la rosée	75
<i>La rosée, un nom</i>	75
<i>Le fleuve</i>	76
<i>Trente</i>	78
<i>La mer</i>	80
<i>Le rêve de la pierre</i>	81
Fidélité	82

Bénédictions et éloges

La joie de mes parents	87
À ceux qui partent	89
Axe du monde	90
L'arbre	91
Bénédictio n pour Luna	92
Bénédictio n pour Solal	94
Bénédictio n pour Hélios	96
À ceux qui ne sont pas encore nés	99

ISBN : 978-2-9541706-8-8

Tout droit de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.